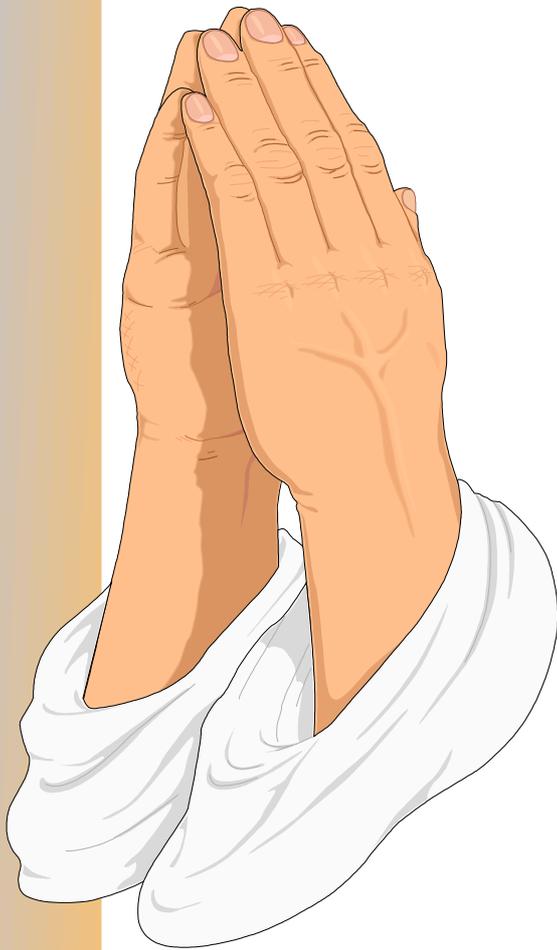


LE GALLICAN

REVUE DE L'EGLISE GALLICANE - ISSN 0992 - 096X

Comprendre



le

*Notre
Père*

**LE
GALLICAN**

2,30 € La voix de l'Eglise de l'Equilibre et du Bon Sens

AVRIL 2012

Journal fondé en 1921 par Mgr Giraud

C'est ainsi que s'est appelée l'Eglise Catholique en France depuis l'évangélisation des Gaules jusqu'en 1870.

Respectueuse de la papauté, elle posait néanmoins certaines limites à sa puissance; elle enseignait en particulier que le pouvoir des évêques réunis en concile était plus grand que celui du pape. Pourtant en 1870 eut lieu à Rome la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale qui consacra l'abdication de l'épiscopat devant l'omnipotence du pape.

En France, un mouvement de résistance fut emmené par le Révérend Père Hyacinthe Loyson qui obtint par décret du Président de la République l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte au nom de l'Eglise Gallicane le 3 décembre 1883. Après la loi de 1905 entérinant le principe de séparation des Eglises et de l'Etat, le courant gallican va s'organiser plus librement sous la houlette de Mgr Vilatte.

A partir de 1916 le village de **Gazinet** - dans le bordelais - devint le symbole de la résistance gallicane et du renouveau gallican. **L'association culturelle saint Louis** fut créée par Monseigneur Giraud le **15 février 1916**.

Le siège de l'Eglise et de la cultuelle saint Louis est aujourd'hui à Bordeaux: - chapelle primatiale Saint Jean-Baptiste, 4 rue de la Réole, 33800 Bordeaux.

La paroisse saint Jean-Baptiste existe **sans discontinuité** depuis le 24 juin 1936. Elle a été fondée par Monsieur l'Abbé Junqua en 1872 et fut continuée par le Père Jean (*Monseigneur Brouillet*) 1936, puis par le Père Patrick (*Monseigneur Truchemotte*) 1960. Depuis 1987 le Père Thierry (*Monseigneur Teyssot*) assure le service permanent du culte gallican (messes, baptêmes, mariages, communions, funérailles, bénédictions) en la chapelle saint Jean-Baptiste.

Cette tradition bien gauloise de résister aux empiétements de la curie romaine a pris jadis le nom de **gallicanisme**.

Le plus illustre représentant de ce courant fut le grand **Bossuet**, évêque de Meaux (XVIIème siècle), qui rédigea les **quatre articles gallicans de 1682** signés par l'assemblée des évêques de France. Bossuet ne fit d'ailleurs que reprendre les décisions du **concile de Constance** (1414-1418) qui rappela (conformément à la règle en usage dans l'Eglise universelle et indivise du premier millénaire) que le **concile oecuménique** (assemblée de tous les évêques) était **l'organe suprême en matière d'autorité et d'enseignement au sein de l'Eglise**.

L'Eglise Gallicane aujourd'hui

Ses croyances

En tant qu'**Eglise chrétienne**, pour y adhérer, il faut avoir reçu le baptême ou désirer le recevoir.

En tant qu'**Eglise de tradition catholique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre l'un des credos suivants, qui contiennent les articles fondamentaux de la foi catholique: - des Apôtres, de Nicée-Constantinople, de saint Athanase.

En tant qu'**Eglise apostolique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre dans leur contenu traditionnel les sept sacrements: baptême, confirmation, réconciliation, eucharistie, onction des malades, ordre et mariage; tous les com-

l'Eglise **Gallicane**

mandements divins, lesquels sont synthétisés dans ce passage de l'Evangile: **"tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même"**.

Ses tolérances

Acceptation du mariage des prêtres et des évêques - Diaconat féminin - Rejet de la confession obligatoire - Administration du sacrement de communion sous les deux espèces - Bénédiction ponctuelle du remariage des divorcés - Bannissement des excommunications - Liberté en matière de jeûne et d'abstinence - Participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise - Election des évêques par le clergé et les fidèles - Prise en considération du monde animal dans la réflexion de l'Eglise.

Le Mystère de l'Eglise

Saint Cyprien de Carthage a donné la meilleure définition de **l'unité de l'Eglise**:

- *"L'épiscopat est un tout, que chaque évêque reçoit dans sa plénitude. De même que l'Eglise est un tout, bien qu'elle s'étende au loin dans une multitude d'Eglises qui croissent au fur et à mesure qu'elle devient plus fertile."*

"A quelque Eglise que les évêques soient attachés" a dit Saint Jérôme, "à celle de Rome ou à celle de Constantinople, ou encore à celle d'Alexandrie, ils méritent le même respect et possèdent le même sacerdoce."

Aujourd'hui pas plus qu'hier, aucun évêque particulier n'a le droit de prétendre représenter seul l'Eglise Universelle. Chaque évêque représente son Eglise et ce sont ces évêques assemblés qui représentent toute l'Eglise. Ainsi, tous les évêques étant premiers pasteurs, peuvent valablement dans leur Eglise, ce que le pape évêque de Rome, peut dans la sienne.

La puissance des évêques n'est donc pas une émanation de la plénitude de pouvoir que s'arroge la papauté, mais une participation de l'autorité divine qui réside en Jésus-Christ, pontife éternel et chef souverain de son Eglise.

Et pourtant, en 1870, le Pape Pie IX s'attribuait par la voix du concile du Vatican une suprématie sur tous les hommes dans les matières de foi et de morale; suprématie fondée sur un prétendu privilège d'infailibilité, usurpant ainsi tous les attributs du Christ.

De la sorte, en subordonnant les évêques à un pouvoir souverain, ce concile en faisait uniquement les vicaires de l'un d'entre eux, et cela contrairement à l'ancienne constitution de l'Eglise qui a toujours déclaré que:

- *"les évêques tiennent leur autorité de Dieu même."*

Editorial

Apprends-nous à prier ! C'est la question posée par les Apôtres à Jésus. Elle est toujours d'actualité aujourd'hui. Qu'est-ce que la prière ? Un élan de l'âme vers Dieu, une forme de «contact» avec ce que Jésus appelle le «royaume», sans doute; mais au-delà des formules et des mots la prière demeure quelque chose d'intime et de personnel.

A la question posée par ses disciples, Jésus a répondu par l'indication du «Notre Père», cette prière aujourd'hui universelle qui fait partie des fondements de la foi chrétienne. A l'époque, il fallait oser ! La divinité, avec sa fameuse loi du talion (oeil pour oeil, dent pour dent) représentait quelque chose de terrible, d'impitoyable. Et puis Jésus a parlé, il a montré une autre voie, un chemin qui laisse la violence de côté en privilégiant la compassion, la bonté et la douceur.

Le Dieu de Jésus est à des «années lumières» de l'esprit de l'ancienne loi. Il est ouverture, tolérance, miséricorde. Il ne rend pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure. Il oriente nos pensées et nos sentiments vers une nouvelle direction, en révélant aux hommes le salut par l'amour.

Est-ce si difficile à comprendre ? Il semble que oui. Deux mille ans après Jésus-Christ, le témoignage laissé par les hommes montre toute la difficulté de l'entreprise, sans compter qu'à chaque nouvelle génération tout est à refaire. Il faut apprendre et ré-apprendre sans cesse, parce que la barbarie reste toujours tapie dans l'ombre, avec la loi du talion en «embuscade».

A la suite du Christ, découvrons ou re-découvrons le «Notre Père» !

T. TEYSSOT

Sommaire

1 Le
Notre Père

2 Femmes
de l'Ombre

3 La Terre
de lait
et de Miel

4 Contes
du Haut-forez

5 Vie de
l'Église

Comprendre

le Notre Père

DEUX MOTS

C'est la prière de base du chrétien, la prière par excellence. A la question des Apôtres qui demandent à Jésus de leur apprendre à prier, le Sauveur répond en donnant aux hommes le texte divinement inspiré du Notre Père.

Bien souvent, le chrétien le récite sans prendre le temps de méditer chacune des belles paroles qu'il contient. Certes, il existe des automatismes dans la prière, ils permettent de canaliser notre volonté en nous reposant, en nous appuyant sur les mots de la foi. Mais il faut prendre garde à ce que « l'art de prier » ne devienne quelque chose qui tienne plus de la « routine » que de l'élan généreux qui permet à l'âme de s'élancer vers le Ciel. C'est sans doute en réfléchissant à cela que Jésus a donné à ses disciples ce « mode d'emploi » extraordinaire de la prière que nous appelons : le Notre Père. Essayons d'aller plus loin pour comprendre.

LE TEXTE

Prenez celui de la traduction oecuménique (1966), en usage dans la plupart des Eglises chrétiennes, dont notre Eglise Gallicane :

*Notre Père qui es aux cieux,
que ton Nom soit sanctifié,
que ton règne vienne,
que ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.*

*Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce
jour.*

*Pardonne-nous nos offenses,
comme nous pardonnons aussi à ceux qui
nous ont offensés.*

*Et ne nous soumets pas à la tentation,
mais délivre-nous du mal.*

Amen.

Une première remarque d'abord : les deux premiers mots sont déjà « tout un programme ». Ils établissent une relation privilégiée avec le divin, une relation que l'on pourrait qualifier d'affective. Nous ne sommes pas seuls, nous croyons que nous sommes entendus, écoutés par une personne, et une personne qui nous aime. Dans la vie de tous les jours, les parents aiment les enfants. Ainsi en est-il, mis à part quelques exceptions pathologiques, depuis la nuit des temps. Jésus savait cela, comme quelqu'un qui l'a vécu et expérimenté à travers Joseph et Marie, puis à travers ce lien si personnel et particulier qui l'a relié au « Père céleste ».

Commencer à prier en disant : Notre Père; c'est déjà s'adresser à cette personne protectrice et bienveillante, établir le lien avec elle, croire en son amour, comprendre que l'on compte pour elle. Non, nous ne sommes pas des grains de sables perdus dans l'infini des mondes de l'espace-temps, nous sommes des personnes. Et à travers le texte de Jésus, nous croyons que nous sommes des personnes aimées et respectées, comme un père ou une mère aime et respecte ses enfants.

C'est le préambule à poser dans l'étude du Notre Père. Avant Jésus, les hommes pensent s'adresser à Dieu à travers des sacrifices, humains ou animaux. Souvent la divinité semble terrible, lointaine, inaccessible, coléreuse, inhumaine, impitoyable. Et puis tout change... A travers ce que révèle le Christ, le Créateur devient Père. C'est un raccourci fantastique qui a changé le cours de l'Histoire de l'Humanité. Nous n'avons plus peur de lui, nous avons confiance. La crainte est remplacée par l'amour.

Etre chrétien c'est pouvoir comprendre cela, et le mettre en pratique. Le christianisme est fondamentalement un courant d'amour vivant. C'est pour cela que Jésus n'a demandé qu'une chose, pour prétendre être son disciple : aimer.

Deux commandements résument son enseignement : l'amour de Dieu et celui du prochain, et ils sont semblables, inséparables dans son esprit. Il ne nous demande pas d'apprendre par coeur la Bible, de devenir des spécialistes religieux, non. L'essentiel est ailleurs : ne pas juger, ne pas condamner, pardonner, faire preuve de compassion, d'indulgence et d'ouverture d'esprit, ne pas vivre que pour soi. Nous avons besoin des autres, comme les autres ont besoin de nous. On ne peut être heureux tout seul ; on ne se suffit pas à soi-même ! « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* » affirmait déjà la Genèse. Et le Christ est allé plus loin en magnifiant le couple : « *ils ne sont plus deux, mais une seule chair.* » Bien sur c'est un idéal qu'il n'est pas toujours possible d'atteindre dans cette vie. Pourtant, en regardant attentivement autour de nous, des couples en portent témoignage.

Etre chrétien ce n'est pas glorifier la violence, le fanatisme, les intégrismes ou réclamer la peine de mort. Ce sont des réflexes de peur, ils nous font pencher du côté des ténèbres. Le Dieu de Jésus, ce Père céleste dont il témoigne dans son enseignement en paraboles va chercher et sauver la brebis perdue, tend ses bras à l'enfant prodigue, aime ses ennemis et avant de mourir sur la croix pardonne à ses bourreaux ! Il fallait oser le dire, et le faire... Respect pour le témoignage ! En plus il est humble, se met à la dernière place, a pitié du larron crucifié qu'il accueille dans son paradis et proclame que les derniers seront les premiers.

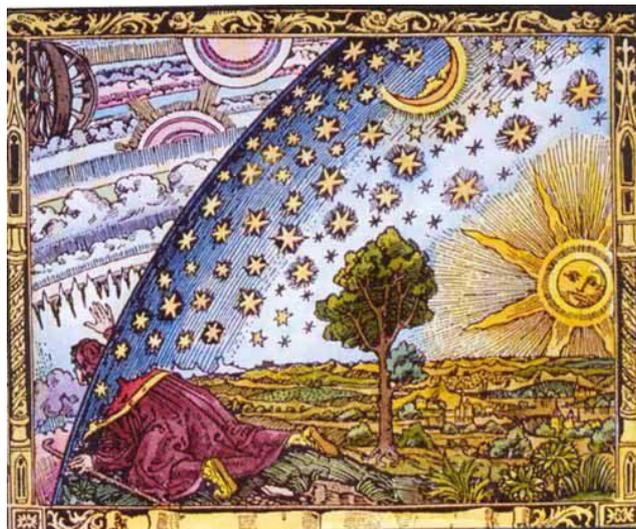
Il est surprenant le Dieu de Jésus. Voilà pourquoi il l'appelle : Notre Père.

UNE DEMEURE DANS LES CIEUX

Le Père « céleste » vit dans les cieux. De quoi s'agit-il ? Quelle est la nature de ce monde, de ce royaume ? Pas uniquement le séjour des anges, la demeure où vont les âmes, pour le croyant, par delà les portes de cette vie terrestre. Plusieurs réponses nous sont données par Jésus dans les Evangiles. Dans la version de Luc, « *le royaume des cieux est à l'intérieur de vous et autour de vous* » (Luc 17, 21) ; dans celle de Thomas, « *Si ceux qui vous guident vous disent : Voici, le Royaume est dans le ciel ! Alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent. Il est dans la mer ! Alors, les poissons y seront avant*

vous. Mais le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous ! » (logia 2)

Dans la pensée de Jésus, ce « royaume des cieux » et la présence du « Père céleste » ne sont jamais loin. Ils font partie de cet espace intérieur à travers lequel la foi peut s'exprimer. Il suffit d'y croire. A priori, c'est aussi simple que cela, un peu à l'image des enfants dont le Sauveur a déclaré que son royaume est à « *l'image de ceux qui leur ressemble.* » (Luc 18,17) « *Quiconque n'accueille pas le royaume de Dieu en enfant n'y entrera pas.* »



Dans la prière comme dans la vie, la simplicité et la bonne volonté ouvrent des portes et nous relient au prochain comme au « Père céleste », lui qui « *cache beaucoup de choses aux sages et aux savants et les révèle aux petits et aux humbles* » (Mathieu 11,26). Voilà pourquoi à la Crèche, les bergers ont toujours une longueur d'avance sur la mages. Et si nous avons raison de penser que le Dieu de Jésus est un ingénieur extrêmement doué, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, dans la mécanique céleste, à l'échelle du cosmos, comme dans les mystères microscopiques de la programmation de l'ADN, il souhaite d'abord se faire connaître et aimer, comme un Père !

UN NOM BÉNI

Le début du texte du Notre Père est une louange : « *Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié.* » Autrement dit, que ton nom et ta présence soient bénis pour tout ce que tu fais, pour cette vie qui nous est donnée, pour ce que nous essayons d'en faire, malgré nos maladresses et notre ignorance. L'être humain est

un perpétuel apprenti, dans un monde en perpétuel devenir.

Mais il a confiance en ce « *Père des lumières* » (Jacques 1,17) « *chez qui n'existe aucun changement, ni l'ombre d'une variation* ». Bref, un point d'ancrage solide, dans un monde éphémère, fragile et changeant, terrain de lutte du bien et du mal.

Le croyant cherche des points de repères, un phare qui le guide dans la nuit des épreuves ou l'océan des difficultés. Le Père des lumières en est un. La vie est un pèlerinage, elle part pour tout le monde d'un point A vers un point B. Et il est important de ne pas se perdre en chemin.

Savez-vous qu'au Moyen Age, les pèlerins en chemin vers Compostelle appelaient la voie lactée le « *chemin de Saint Jacques* » ? Parce que selon la légende le tombeau de l'Apôtre avait été retrouvé dans un terrain en friche appelé le « *campos stella* », littéralement le champ de l'étoile, en français.

En levant les yeux vers le champ des étoiles, celles semées par la main de notre Père céleste, nous le remercions d'être et de nous guider.

UNE VOLONTÉ BONNE

Que ton règne vienne », poursuit le texte du Notre Père, et : « *que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » Le croyant attend toujours la venue du Royaume de Dieu. « *Vienne la grâce et que passe le monde* » disaient même les premiers chrétiens, dans le célèbre texte de la Didachée. Ils croyaient dur au très proche retour du Christ dans ce monde. L'Apôtre Paul d'ailleurs croyait que cette venue se ferait de son vivant. Depuis, plus d'une soixantaine de générations sont passées, et les chrétiens attendent toujours cette venue. Mais le Christ n'est-il pas déjà parmi nous aujourd'hui ? Chaque fois que nous aimons ou que nous sommes aimés, cette présence n'est-elle pas là, à nos côtés, dans la prière ou l'eucharistie ? « *Voici que je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde* » (Mathieu 28,20)

Cette venue du royaume du Père céleste, cette volonté que nous croyons bonne et bienveillante à notre égard, nous affirmons y croire dans le texte du Notre Père, ou plutôt nous avons besoin d'y croire, pour ne pas nous perdre dans le chemin

des étoiles. Ce parcours peut être semé d'embûches, d'ornières, de « trous noirs ». Le croyant se tourne alors avec confiance vers la providence.

LE PAIN QUOTIDIEN

La première partie du Notre Père est en quelque sorte une prière de louange qui célèbre le Dieu de Jésus. Dans la seconde, nous nous adressons à lui pour ce qui nous concerne directement, ce qui est vital, nécessaire : « *donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour* » déclare le Sauveur. Symboliquement, le « pain de ce jour » représente ce dont nous avons le plus besoin, fondamentalement.

Qu'est donc ce nécessaire, si précieux à nos yeux ?

Sans doute en premier la santé, physique et morale ; sans cette énergie vitale nous ne pouvons rien faire, tout le reste en dépend : l'affectivité comme le travail. La santé permet à la vie et aux sentiments de s'exprimer. Sans elle, ni le caractère ni la détermination ne sont possibles pour avancer.

En parcourant les Evangiles, il semble paradoxalement que nous n'ayons point besoin de demander car : « *votre Père sait de quoi vous avez besoin avant même que vous l'avez demandé* » (Mathieu 6,7-15). Mais, ailleurs nous lisons : « *demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira* » (Mathieu 7,7). Il est aussi écrit : « *cherchez le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît* » (Mathieu 6,33)

Est-ce à dire que les Evangiles sont contradictoires ? Non. Simplement, ils correspondent à nos états d'âmes. Notre degré de confiance et de foi n'est pas toujours le même. Bien rares, bien présomptueux, bien téméraires seraient ceux qui prétendraient être toujours à 100%, au sommet ! La vie est une sorte de biorythme spirituel. Il y a des jours extraordinaires et des jours où, comme le boxeur, nous sommes sonnés, « dans les cordes ». Le soir du jeudi-saint, l'apôtre Pierre promet à Jésus de ne jamais l'abandonner, d'être prêt à mourir avec lui. Et il est sincère, à ce moment là ! Quelques heures plus tard, il niera avec force ne pas le connaître : faiblesse, fragilité humaine...

Certains jours, nous pouvons avoir le sentiment que la grâce est avec nous, qu'il n'est nul besoin de demander pour être exaucé dans notre

prière. Parfois c'est l'inverse, il semble qu'il n'y ait « personne au bout du fil ». Humblement, et parce que nous ne sommes pas des saints, il est prudent et sage de demander, avec confiance, mais sans rabâcher.

Les chrétiens d'orient, c'est à dire majoritairement les Eglises de confession orthodoxe ne parlent ni de « pain quotidien », ni de « pain de ce jour », mais de « pain substantiel » ou de « pain supersubstantiel » selon les traductions. Dans cette optique, la « manne céleste » serait plus spirituelle que matérielle. C'est un point de vue intéressant à connaître. Dans l'absolu, chacune de ces visions est respectable car les dons de la providence sont multiples, comme la diversité des Eglises est quelque part une richesse. Et l'unité chrétienne ne peut exister que sur des choses simples et essentielles.

LE PARDON DES OFFENSES

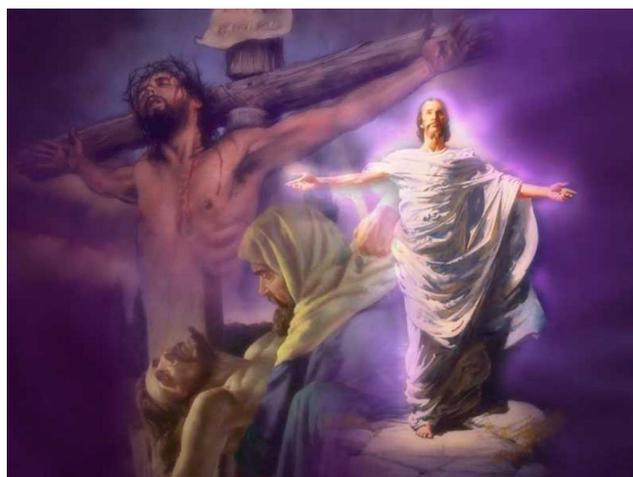
La providence implorée auparavant ne peut agir si nous ne sommes pas capables de pardonner. Voilà encore un enseignement essentiel tiré de la prière de Jésus : « *pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.* » Les secours de la grâce sont liés à notre capacité à pardonner.

Une précision importante : si la prière donnée par Jésus est traduite habituellement en français par : « *pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés* », elle est parfois présentée autrement dans certaines versions bibliques, comme celle de Chouraqui : « *Remets-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs* ». La remise des dettes du texte évangélique demande davantage que le simple pardon des fautes, puisque quelqu'un peut nous devoir bien des choses sans pour autant nous avoir fait offense. Cette traduction est parfois en usage dans certaines Eglises de confession orthodoxe.

Dans l'Évangile de Mathieu, Jésus insiste sur le fait que l'on doit pardonner : « *du fond du coeur.* » Pas toujours facile, pour pleins de raisons qui sont pour nous : « de bonnes raisons »... L'Évangile demande beaucoup, mais le Sauveur lui-même a montré l'exemple. Donc nous devons essayer, même si ce n'est pas facile. « *Car on se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servis*

pour les autres » déclare l'Évangile de Mathieu au chapitre sept. Le même texte nous demande de ne pas juger, pour ne pas être jugés, ne pas condamner, pour ne pas être condamnés à notre tour. Il en va de même pour le pardon.

Mais comment pardonner quand on a mal, des déchirures et bleus partout dans l'âme ? Lorsqu'il fait nuit à travers nous, comment l'amour peut-il surgir ? Le pardon c'est un élan généreux, il permet de vaincre le mal par le bien, mais il doit se frayer un chemin. C'est tout le problème.



« *Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes* » déclare Jésus dans l'Évangile de Mathieu (10,16). La grande force du pardon c'est de libérer, mais il ne faut pas donner le bâton pour se faire battre... Par exemple, pardonner pour reconstruire une relation avec une personne qui ne veut ni ne peut comprendre, quelqu'un qui regarde le pardon comme de la faiblesse, ou pire encore comme de la bêtise. La vie demande le respect, et l'Évangile nous invite à ne pas profaner les choses saintes (Mathieu 7,6). Le pardon en est une, il ne doit pas être piétiné de façon sacrilège. La bonté suppose encore la sagesse, pour ne pas s'épuiser en vain.

L'ÉPREUVE DE LA TENTATION

Elle fait partie de la vie. Un monde par fait, si tenté qu'il y en ait un, n'existe pas ici bas. C'est à nous de le construire sans cesse. Dans le rituel du chemin de croix célébré chaque vendredi saint, une seule station est répétée plusieurs fois, trois fois même : celle de la chute du Christ épuisé par le poids d'un fardeau trop lourd à porter. A la suite du Sauveur, l'être humain chute

LA PRÉSENCE DU MALIN

en permanence, pas uniquement à cause du poids des épreuves de la vie, surtout à cause de ce que la Bible appelle : le péché.

Nos maladresses, nos erreurs, notre ignorance, notre méchanceté, notre aveuglement nous font chuter bien souvent. Si l'on en croit le Livre des livres, même « *le juste pêche sept fois par jour* » (Proverbes 24,16) Au fond, le problème n'est pas tellement de chuter, ce qui est inévitable, mais de se relever en ayant compris la leçon, pour ne plus reproduire la même erreur... Un sacré programme!

« *Et ne nous soumet pas à la tentation,* » dit le texte du Notre Père, dans la version oecuménique de 1966. On disait auparavant : « *ne nous laisse pas succomber à la tentation* ». Un mot pour dire que lors des synodes de notre Eglise Gallicane, il y a eu des débats animés sur la possibilité, dans telle ou telle paroisse, de préférer l'ancienne formulation au détriment de la version oecuménique. Il a été décidé de laisser le choix, la première formulation heurtant certaines sensibilités, avec la notion d'un Dieu qui « *soumet à la tentation* ».

Personnellement, la version oecuménique ne me choque pas dans la mesure où l'Evangile révèle, concernant le Christ, que celui-ci fut « *conduit au désert par l'Esprit pour y être tenté par le diable* » (Mathieu 4,1). Le livre de Job montre aussi que les « *assauts* » de l'ange déchu, que ce texte biblique appelle « *le Satan* », se font avec la permission de l'Eternel Dieu Très-Haut. Sa présence remarquée dans le conseil des anges qui entourent l'Eternel (il y possède un siège !) (Job 1,6 et Job 2,1) pose question sur la présence du bien et du mal dans la Création. A l'image du texte de la Genèse présentant le jardin d'Eden, on découvre qu'il n'existe pas de paradis sans serpent !

La question est toujours : qu'allons-nous faire de notre liberté ? Dans la connaissance du bien et du mal, il y a un prix à payer, et la facture peut être très lourde...

Alors dans le Notre Père le chrétien se tourne vers le Ciel pour lui demander son aide, car ce qui est tentant n'est pas toujours utile et bon pour nous. Et lorsque nous nous en apercevons, il est parfois trop tard.

Le texte du Notre Père démarre dans les cieux, où tout semble paisible, avec cette présence paternelle chaude, lumineuse et bienveillante, soleil spirituel brillant au-dessus de nous. A travers la dernière phrase de la prière chrétienne universelle, nous sommes dans le combat : « *mais délivre-nous du mal.* » La partie n'est pas gagnée d'avance car : « *votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer.* » (1 Pierre 5,8)



Y-a-t-il une « *recette miracle* » pour que le Malin n'ait pas le dessus sur nous ? S'il y en avait une, Pierre n'aurait pas renié Jésus et Judas n'aurait pas trahi. La troisième chute du Christ dans le rituel du chemin de croix du vendredi-saint nous rappelle que même ceux qui se croient très forts peuvent tomber. Et au triple reniement de Pierre correspondra, après la résurrection, la triple question de Jésus : « *Pierre, m'aime-tu ?* » Comme pour « *conjur* » en quelque sorte le triple reniement de l'apôtre, et le rétablir, avec le pardon du Seigneur, dans le collège apostolique.

Il n'existe pas de « *recette miracle* » face à un adversaire qui, selon la Bible est une personne (le Malin), et une personne très intelligente. L'ange déchu reste un ange, et il connaît bien les faiblesses du raisonnement et de la psychologie humaines. Souvenons-nous par exemple de la grande tentation du Christ au désert. Dans ce « *duel singulier* » des quarante jours et quarante nuits symbolisé par le temps liturgique du Carême, le Malin va même jusqu'à se servir des textes bibliques pour piéger Jésus. Il les connaît très bien, il sait les utiliser pour tendre ses pièges. Ce duel devient, dans l'Evangile de Mathieu, un « *combat de théologiens* ». Une phrase biblique sortie de son contexte ou utilisée très adroitement peut ainsi servir les intérêts du mal. Raison pour laquelle l'apôtre Paul écrit : « *la lettre tue, l'Esprit vivifie* » (2 Cor. 3,6).

Mais si nous sommes faillibles et « *piégables* », dans la vie nous ne sommes pas seuls. Et l'aide des autres peut nous aider à faire la différence.

Mgr Giraud écrivait jadis dans la Profession de Foi de Gazinet : « *les assemblées ont ces avantages qu'il y a d'ordinaire quelqu'un qui montre le bon parti et y ramène les autres. Il n'est pas aisé de corrompre toute une compagnie, mais il est très facile de gagner un homme seul* ». J'ai parfois fait référence au rituel du chemin de croix dans cet article, notons qu'il existe une station qui dévoile la nécessité de l'aide extérieure, celle où Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix. Dans la vie nous avons tous besoin de cette aide extérieure pour nous en sortir ; de la même façon nous la devons aux autres. Il est plus facile de vaincre le mal lorsqu'on est soutenu et aidé.

Le mythe du « surhomme » qui vient à bout de toutes les difficultés est sur terre une illusion dangereuse. Dans l'Histoire, c'est souvent la porte ouverte à la tyrannie. Même le « *mystère de la Trinité* » nous révèle un Dieu en trois personnes égales et distinctes. De toute éternité, le divin a quelqu'un à aimer. Seul, dans une immense solitude, Dieu serait imparfait !

Monseigneur Thierry Teyssot

FEMMES

DE L'OMBRE

Dans le journal « Le Gallican » de janvier 2012, un hommage a été rendu au Père Hyacinthe Loyson pour le centenaire de sa disparition.

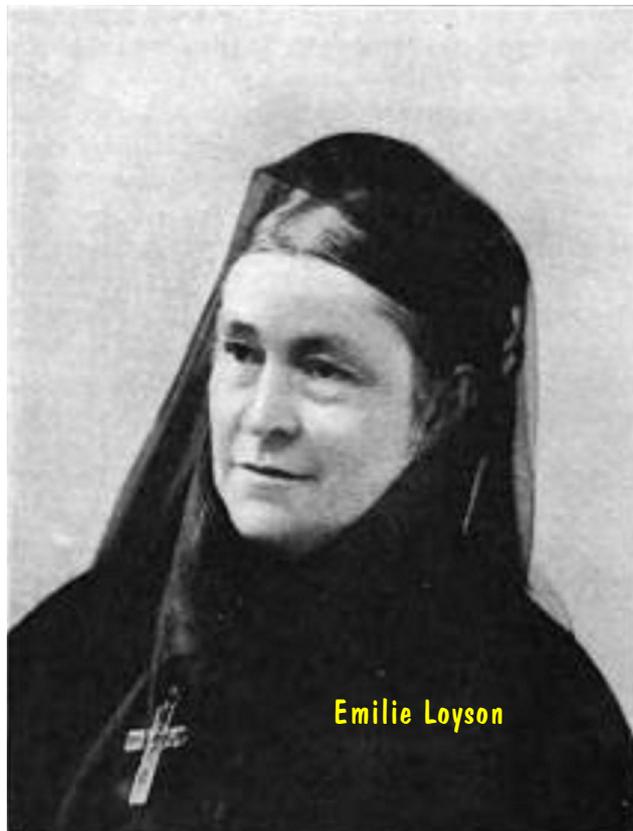
Il était légitime de vous présenter celle qui deviendra son épouse.

Née à Oswego (New-York) le 2 juin 1833, décédée le 3 décembre 1909, elle se convertit au catholicisme en 1868. Emilie Jane Butterfield veuve Mériman épouse le Père Hyacinthe Loyson le 3 septembre 1872 à Londres.

Elle devient l'épouse d'un prêtre. Scandale pour l'époque, dans une France ultra-catholique, une Eglise et sa hiérarchie coincées dans le célibat ecclésiastique qui voient la femme comme le symbole de la tentation. (Genèse 3:1 - *Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des*

champs que Yahvé Dieu avait faits. Il dit à la femme: Alors, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? Genèse 3:2 - La femme répondit au serpent : Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin.)

C'est une femme de lettres, intelligente, cultivée. Écrivain de métier, elle est correspondante pour un journal de New-York.



Emilie Loyson

Elle rencontre le Père Hyacinthe Loyson dans un parloir du couvent de Passy le 17 juin 1867. Elle le revoit en 1868 à Rome, dans l'église St-Louis-des-Français. Leur amitié spirituelle des débuts se transforme en amour.

Le prêtre et l'homme se déchiraient en lui, mais à aucun moment il n'eut le sentiment d'être dans le péché. Leur amour s'imposa, la bénédiction nuptiale leur fut donnée par Mgr Passavalli, archevêque d'Icone, en mai 1872.

N'en déplaise à ses détracteurs, elle n'est pas seulement son épouse mais également sa collaboratrice. « *Je veux qu'on sache quelle part elle a eue dans ma vie, non seulement comme collaboratrice, mais comme inspiratrice* » dit Le père Hyacinthe Loyson à son fils Paul le 13 décembre 1910 (cité dans Houtin, le Père Hyacinthe Prêtre solitaire.... page 189).

Toujours dans le livre d'Houtin :

« *Quand Madame Loyson est loin de vous, il semble que vous n'avez plus d'âme* » constatait la gouvernante du Père. (ibid 14)

Le Père Hyacinthe Loyson dans son recueil des souvenirs la salue prophétesse. Il trouve magnifique ce mot qu'un jour elle lui dit : « *Il y a plus de sagesse dans mon petit doigt que dans la toute-puissance du pape* ».

Et il ajoute : « *Si la France avait pu être sauvée, elle l'eût été par une telle femme.* »

Certains disaient en parlant du Père Hyacinthe « *qu'il était, lui prisonnier de cette femme.* »

Il n'y a aucun doute, cet homme et cette femme s'aimaient et ensemble, ils eurent le sentiment de travailler avec l'aide de Dieu à la naissance d'une église nouvelle.



Famille Loyson
Hyacinthe
Emilie
et leur fils Paul

Elles n'ont aucun rôle officiel, ne prennent pas d'engagement dans l'Eglise mais occupent une place prépondérante dans la vie des paroisses.

Elles sont là dans l'ombre de leur mari, mais bien présentes et actives.

Dans certains cas, les chapelles n'existeraient pas si elles n'avaient pas apporté une aide financière, une aide matérielle.

A la fin du XX^{ème} siècle les femmes de prêtre, osent s'engager dans le sacerdoce, elles deviennent diaconesse. Emilie-Jane aurait pu recevoir les ordres comme Sainte Placidine épouse de Saint Léonce (VI siècle) et Sainte Bénédicte épouse de Saint Fort (premier évêque de Bordeaux) et ainsi former avec le Père Hyacinthe un couple sacerdotal. Elle en avait le charisme, la foi, la culture.

Elle reste avant-gardiste, première femme des temps modernes à avoir épousé un prêtre de tradition catholique et avoir fait un pied de nez à tous ses détracteurs. Elle a montré le chemin, à

Yvonne, Cécile, Micheline, Rose-marie, Irène, Charline, Jacqueline, Maria, Josiane, Colette, Annie, Bernadette, Marie-José, Catherine, Sabrina, Jeanine, Andrée, Katia... Et elles ont toutes œuvré pour l'Eglise Gallicane.

Elle donnera un fils, Paul-Hyacinthe Loyson, né le 19 octobre 1873, qui deviendra poète et dramaturge et mourra en 1921.

Et tous nos enfants et petits-enfants eux aussi sont des militants de l'Eglise Gallicane. Ils en aiment les idées libérales, avancées. Ils sont fiers de leurs parents. Ils ne vont pas toujours aux offices, et alors ! Ils ont leur libre arbitre, leurs occupations.

Remercions Cécile, Amélie, Ophélie, Johan, Vincent, Ludovic, Madison, Sébastien, Jérémi, Damien, Simon, Baptiste, Raphaël, Gabriel, Léa, Marina, Virginie pour l'amour qu'ils portent à leurs parents, leur patience lorsque l'Eglise semble les leur voler. « *L'un aime l'Eglise de parrain, l'autre demande à son père de le marier* », etc... Ils apprécient surtout cette liberté de choisir, ils ont trouvé leur équilibre.

Comme vous le comprendrez ce petit article sur Madame Loyson était un moyen de vous faire découvrir ce personnage important de la vie de notre Eglise et de remercier toutes celles et ceux qui restent aux côtés de leur mari ou père.

« *Nos petites églises familiales* » expression du Père Hyacinthe, fonctionnent très bien comme cela.

Sylvie Teysot - Diaconesse

LA TERRE DU LAIT ET DU MIEL

Le Seigneur dit à Moïse : « *J'ai vu comment on maltraite mon peuple en Égypte ; j'ai entendu les Israélites crier sous les coups de leurs oppresseurs. Oui, je connais leurs souffrances. Je suis donc venu pour les délivrer du pouvoir des Égyptiens, et pour les conduire d'Égypte vers un pays beau et vaste, vers un pays ruisselant de lait et de miel...* » (Exode 3,8)

Ce passage du livre de l'Exode, se situe lors de la vision de Moïse au buisson ardent. « *Un pays ruisselant de lait et de miel* » : Dieu fait cette promesse en réponse à la misère de son peuple en esclavage, qui gémit et crie au secours.



Cette métaphore du lait et du miel est heureuse et maternelle, elle prétend moins décrire la réalité que dévoiler sa vérité profonde (1). Elle est la promesse d'une relation toute particulière entre Le Seigneur et son peuple. Dans l'ancien testament, « *cette terre de lait et de miel* » est une réactualisation du paradis terrestre, une image de la quête de l'humanité toute entière qui cherche ce paradis perdu, qui cherche à renouer ce lien filial avec Dieu. Ce pays ruisselant de lait et de miel matérialise une union fusionnelle où la terre et le ciel sont à nouveau unis et où Dieu couvre l'humanité de ses bienfaits.



La force des images symboliques portées par ces mots, éveille en nous une foule de sentiments et d'émotions. Le lait est le premier breuvage et la première nourriture en laquelle toutes les autres existent à l'état potentiel. Le lait est donc symbole d'abondance, de fertilité et de connaissance. Il est aussi un chemin d'initiation et un symbole d'immortalité utilisé lors des baptêmes dans l'Eglise des premiers siècles.

Pour les peuples nomades et vivants dans les régions désertiques, le lait est essentiel et constitue un contrepoint à la rigueur de l'environnement. Cette symbolique du peuple nomade nous conduit aussi à la recherche de nos origines lointaines et profondes. Comme l'enfant recherche cet instant fusionnel où serré contre son sein, il ne fait plus qu'un avec sa mère, ainsi l'humanité, loin du paradis terrestre, cherche encore cette union parfaite avec Dieu. L'image de la mère est très intimement liée au lait, avec cette dimension « *comme nourricière de l'être auquel elle a donné le jour et qu'elle nourrit avec son propre lait, en lui transmettant sa vie, son énergie et le meilleur d'elle-même* » (2)

« *Dans toutes les cultures, le lait a représenté l'aliment primordial indispensable à la vie et à la croissance de l'être humain. Cet élément naturel a toujours été considéré comme le principe nutritif et vitalisant par excellence, très souvent associé au miel, autre produit de la nature... Ces deux produits demeureront dans l'imaginaire collectif comme les signes d'un Âge d'Or où la Terre-Mère produisait spontanément ces biens.* » (3).

L'imaginaire chrétien puisera abondamment dans ce thème avec la symbolique du lait de la Vierge. Ce thème de l'allaitement spirituel sera développé par les mystiques chrétiens comme l'expérience mystique la plus haute et la plus parfaite.

Le miel, comme le lait est un aliment premier. C'est un symbole de douceur, de plaisir mais aussi de richesse et de plénitude. Le miel est célébré de façon universelle comme source de vie et d'immortalité. Il est considéré comme un symbole de connaissance, du savoir, de sagesse. Le miel est associé à la culture religieuse, à la connaissance mystique, aux biens spirituels. Le miel désigne enfin la béatitude suprême de l'esprit. (5)



Le lait et le miel sont très souvent associés, ils sont tous deux la nourriture abondante de toutes les terres promises (4). Dans le Forez, le lait

chaud et le miel (avec parfois un peu d'alcool ...) sont utilisés comme remède contre la grippe et les coups de froid. Ce remède pour le corps peut être aussi celui de l'âme car ils sont tous deux le résultat d'une transformation profonde. Ils incarnent ainsi le processus de transformation intérieur qui doit se mettre en oeuvre en chacun de nous, transformation initiatique et conversion de l'âme.

Il existe encore bien d'autres symboles associés à ces deux éléments et plusieurs livres y sont consacrés sans épuiser le sujet.

Il convient de noter que ces éléments du lait et du miel seront beaucoup moins présents dans le Nouveau testament. La force de ces mots reste pourtant particulièrement vivante.

Le 4 mai 1994 au Caire, après les accords israélo-palestiniens sur le partage des territoires, le premier ministre Itzhak Rabin eut ce souhait, biblique, utopique : « *Que les deux peuples puissent vivre sur la même terre étroite, la terre du lait et du miel, chacun sous son figuier...* » (6)

En novembre 1995, il meurt assassiné par deux balles tirées à bout portant dans son dos.

Ainsi la terre du lait et du miel porte maintenant une nouvelle dimension, celle de la Paix à venir et de la concorde souhaitée entre les peuples. De cette Paix à construire, par delà les divisions et les haines. Que le travail des hommes et des femmes de bonne volonté, guidés par l'Esprit du Très Haut, fasse qu'elle soit un jour réalité vivante. Qu'ainsi s'accomplisse, à l'échelle de la terre toute entière, la parole des Ecritures : « *Je vous conduirais vers un pays ruisselant de lait et de miel !* »

Père Robert Mure

(1) (6) - Service Biblique catholique Evangile et Vie (site internet : bible-service.net).

(2) (3) Un don biblique Michel Meslin dans Mémoires lactées, Coll. Mutations/Mangeurs N°143, Paris, 1994

(4) (5) Le dictionnaire des symboles, Jean Chevalier et Alain Gheerbrant. Ed. Robert Laffont



CONTES DU HAUT FOREZ

Voici une nouvelle de printemps très agréable.... Chez nous dans le Forez, le printemps arrive et les beaux jours incitent les petits oiseaux à construire leur nid et les tourtereaux à fonder leur foyer.

Mais ce n'est pas toujours facile d'obtenir l'accord des parents, car, pour eux, un mariage est aussi « un arrangement » qui concerne les familles, les terres, les bois et l'argent bien autant que l'amour des jeunes gens.

Mais dans notre Forez ou rien n'est comme ailleurs, c'est sans compter sur quelque malice d'un petit tireur à l'arc...pour la bonne cause, bien entendu !

Jean-Paul Gourguillon traduit bien cette situation pittoresque et presque surnaturelle dans ses « Contes du Haut-Forez »

MON père avait l'habitude de nous rappeler qu'on n'arrivait dans la vie qu'à force de travail et d'économies. Ignorant l'arrivisme, il appliquait ses principes. Dieu sait s'il fut un travailleur, jusque dans les moindres actes de la vie quotidienne ! Mais il ne connaissait pas l'égoïsme; combien de services obscurs a-t-il rendus et je me souviens que notre table était ouverte, non seulement à la famille, dont il avait le culte - sans doute parce qu'il avait été orphelin très jeune et que ses frères, encore célibataires, avaient été tués dès les premiers combats d'août 1914 - ou aux amis de sa jeunesse, mais à bien d'autres aussi, sans raisons particulières et encore moins par intérêt. Cette générosité pourrait peut-être paraître naïve, mais la droiture lui servait de règle morale.

Dans nos campagnes, il en était de même. Pénible était le travail de la terre et son résultat dépendait du caprice des saisons. Quant aux économies, elles semblaient naturelles parce qu'elles étaient obligatoires. Les femmes illustraient l'exemple-même du travail et de l'économie : leurs mains étaient toujours occupées par la queue d'une poêle, l'anse d'un panier, un linge à laver, une poignée de grains à jeter aux poules, une paire d'aiguilles à tricoter et, même le dimanche, à la sortie de la messe sous la galinière de l'église, elles étaient là, les deux mains sur le ventre, mais le sac noir pendu au poignet.

Un liard était un liard, car on ne connaissait que trop la valeur de l'argent. Pour ne pas dépenser trop de bois, on s'en allait passer les soirées d'hiver dans la chaleur animale de l'étable, sous la lumière jaune d'une petite lampe qui pendait à la poutre maîtresse, au-dessus du caniveau central, entre les croupes des vaches. On s'installait entre voisins, l'une tricotant, l'autre rapiécant, cette autre crochétant, mais toutes occupées, même pendant ces heures de bavardage. On n'avait pas le temps de s'ennuyer.

Ce soir-là étaient réunies à Corbillon, la Fine Couavoux qui habitait la ferme, la mère Lantillon, une veuve qui conservait quelques chèvres qu'elle poussait le long des chemins communaux, mademoiselle Mitollet qui jouait de l'harmonium à l'église, raide comme un goupillon et austère comme une protestante genevoise. Si

elle ne s'était pas occupé des linges sacrés, lavant, repassant et amidonnant les nappes de l'autel et les surplus des enfants de chœur et du curé, on l'aurait tout aussi bien vue agitant la clochette du chaudron de soupe de l'Armée du Salut, d'autant mieux que, serré sur le haut de sa tête, son chignon se tenait aussi droit que la pomme de Guillaume Tell. Vieille fille rigoriste, elle pinçait les lèvres et les ailes de son nez - qu'elle avait long et étroit - lorsque les trois autres commères prenaient idée d'évoquer leurs frasques de jeunesse dans les sous-bois du Gour-Dodu, au bord de l'Anzon. Elles étaient en effet le plus souvent quatre à ces veillées de Corbillon.

La quatrième était la Jeanne Chambon dont le mari, s'occupant, outre la ferme, de maquignonage, ou se couchait tôt lorsqu'il devait aller à une foire, ou même partait dès le soir lorsque ses affaires l'appelaient loin du canton. La Jeanne Chambon ne portait pas le fichu de laine noué sous le menton, mais, semaine comme dimanche, un chapeau, signe de son rang social. De plus, elle avait fille à marier. Mignonne comme elle était, il y a longtemps qu'elle aurait pu trouver époux et, ce qui ne gêne rien, serait arrivée dans la belle-famille avec un trousseau bien garni et une dot, paraît-il, fort rondelette. De plus,

elle était fille unique et avait donc un tel héritage devant elle. Mais le bruit courait qu'elle avait déjà jeté son dévolu - "et même le reste" chuchotaient certaines langues - sur un voisin, l'Etienne Goudard. Ni le père Chambon, ni la mère Chambon ne voulaient du Tienne pour gendre alors que - c'était l'avis de toute la commune - ç'aurait fait un bien beau mariage, avec des dragées en veux-tu en voilà. Les Goudard possédaient, en effet, une ferme aussi importante que celle des Chambon, avec une vingtaine d'hectares de terres labourées ou en prés, autant de bêtes à l'étable et même un cheval à l'écurie, sans compter quelques coupes de bois du côté de Chalmazel. Les fortunes se valaient, les jeunes s'aimaient, qu'attendre de mieux des grâces du ciel ?

Mais il y avait eu, dans les temps anciens, entre les grands-parents, ou les arrière-grands-parents (on ne savait plus bien au juste) un procès de bornage de champ ou de détournement de ruisseau qui traversait un jardin. Chacun se crut lésé par le jugement rendu au tribunal de paix du canton et, depuis, les deux familles ne se sont plus adressé la parole. Quand un Chambon allait au banquet de la Saint-Vincent, Goudard était grippé ce jour-là et on évitait de se rencontrer, même aux enterrements, pour ne pas avoir à se serrer la main.

En un mot, les Goudard et les Chambon de Champoly - car ils habitaient sur Champoly - étaient comme les Fontecchi et les Capelletti de Vérone. Mais si le Roméo Montaigu s'appelait Tienne, la Juliette Capulet se prénomait bien Juliette, comme sa grand-mère et marraine. Naturellement, au fil des ans, la politique, comme toujours et comme partout, à Champoly comme à Vérone, s'en mêla et alors que, de père en fils, les Chambon siégeaient au conseil municipal du côté des Blancs, les Goudard affichaient des opinions Rouges. A dire vrai, les uns étaient plutôt d'un blanc qui tirait sur le rose et les autres d'un rouge proche du rosé, plus pâle que vif. Mais les coloris divergeaient, sauvant ainsi les traditions familiales.

Naturellement, pendant les veillées de l'étable de Corbillon, ces rivalités ancestrales n'étaient jamais évoquées en présence de la mère

de Juliette. Ce n'est pourtant pas l'envie qui manquait de se tenir au courant des projets des deux tourtereaux, ne fut-ce que pour apporter informations et commentaires à l'heure du café qui, chez les parents et amis du bourg, suit celle de la messe dominicale.

Aussi bien Etienne, qui n'était pas encore entré en politique, que Juliette, qui n'avait pas droit de vote, les femmes, à cette époque, n'étaient pas électrices, les haines, rivalités, sectarisme de leurs parents leur semblaient d'un autre âge. Même les coupes de bois, les hectares de terres, les paires de bœufs et les douzaines de paires de draps de fil brodés leur paraissaient dérisoires à côté de leurs jeunes amours, vives comme sève de printemps.

Ni pour l'un, ni pour l'autre, il n'était cependant question d'affronter leur famille et tenter un raisonnement de bon sens en faisant valoir que le passé était le passé et qu'il s'agissait de leur avenir, à eux, qui ne devaient pas dépendre d'une borne de champ ou d'un ruisseau de jardin.

Si les anciens étaient têtus, les jeunes l'étaient aussi.

Un soir qu'étaient réunies les quatre voisines dans la douillette chaleureuse de l'étable, une petite voix larmoyante, souffrante, suppliante sembla venir du râtelier à foin qu'on devenait dans l'ombre, au-dessus de la lampe. "Braves femmes, braves femmes..." Le cliquetis des aiguilles à tricoter s'arrêta net. Ce fut à nouveau le silence. La faible voix reprit: "Braves femmes, braves femmes..." Elles se regardèrent. "Mais, ce n'est pas vrai ?" dit tout bas mademoiselle Mitollet, toujours aussi impassible qu'un chandelier de funérailles. "Ne dirait-on pas la voix de votre belle-mère?" ajouta-t-elle en se penchant vers le Jeanne Chambon. L'autre, les yeux tout ronds d'étonnement, resta la bouche mi-ouverte. Que répondre? Pouvait-elle même parler? Oui, bien sûr, on avait enterré la mère de son époux voilà quelques semaines, partie au moment des pluies froides qui suivent la Toussaint.. Elle était morte, c'était son heure, inhumée dans le caveau de famille en granit de Saint-Julien, on lui avait mis des fleurs, on avait

fait célébrer une messe pour la quarantaine. Et après? Que serait-elle revenue faire parmi les vivants, surtout en ce lieu et à cette heure? Pour sûr, c'était une hallucination.

Rassemblées à nouveau à quelques jours de là, nos quatre femmes ne pensaient plus à cet incident, ou feignaient de n'y plus penser, en tout cas n'en dirent pas un mot, quand, venant toujours du râtelier à foin, la même voix mystérieuse et geignarde vint troubler les commérages: "Braves femmes, braves femmes... Venez, venez vite me sortir des flammes du purgatoire..." Ces mots de l'ombre provenaient-ils d'outre-tombe, de l'Au-delà? Des histoires de revenants, elles en avaient entendu raconter par les vieux quand elles étaient petites filles, les soirs d'hiver comme aujourd'hui, mais c'était toujours dans des temps anciens qu'elles n'avaient pas connus. Pour elles, c'était des contes inventés par les parents pour que les enfants restent sages et ne sortent pas seuls la nuit.

On peut bien être quatre femmes, habituées à la solitude de la campagne, qui ne craignent pas de veiller les morts et fréquenter les chemins dans l'obscurité, sous le seul éclairage de la lune et même voir danser les feux-follets en passant devant le cimetière, tout de même, une voix familière - car elles avaient bien reconnu celle de la grand-mère défunte à l'automne - qui se fait entendre, et par trois fois, ce n'est tout de même pas du rêve.

"Délivrez-moi... Si vous voulez que je monte au paradis avant la Noël, exaucez mon vœu. Mariez le Tienne avec la Juliette. Leur union fera cesser les rançœurs et redonnera la paix à nos familles..."

Le samedi avant Noël, un grand branle de cloches annonçait la bénédiction nuptiale. Beaux-pères et belles-mères se donnaient le bras. A la sortie de l'église un envol de dragées se mêlait aux flocons de neige. Rouges de bonheur et d'émotion, Juliette et Etienne pleuraient non seulement de la joie d'être enfin époux, mais aussi d'avoir

réussi la réconciliation de leurs deux familles. Pour eux, il ne pouvait pas exister plus beau cadeau de Noël.

On sut, mais quelques mois plus tard, à l'occasion du repas de baptême du petit Noël Goudard-Chambon, que la voix de la pauvre grand-mère qui venait de l'ombre du râtelier à foin était, en réalité, celle du Tienne qui, à la faveur de la nuit, venait se coucher dans la crèche pour plaider la bonne cause. Une fois encore, la crèche avait apporté la Bonne Nouvelle et la paix aux hommes de bonne volonté.



VIE DE L'ÉGLISE

Chapelle Saint Expédit
82300 - Caussade

Dimanche 29 avril avait lieu la fête patronale de la chapelle Saint Expédit de Caussade en présence d'une bonne centaine de fidèles, tous venus rendre hommage au saint et attachés au Père Jean-François Prévôt, recteur infatigable. Un nouveau chemin de croix a été béni pour l'occasion, il a été encadré et travaillé par M. Alain Rigal, un ami fidèle et dévoué de la paroisse. Steven, Christopher et Marina ont reçu le sacrement de confirmation. Alexia, Yohan et Corinne ont été reçu dans la fraternité des oblats de Marie.

Une délégation d'une dizaine de membres de la chapelle Notre Dame des Vertus de Béziers était présente lors de la cérémonie. Le président de l'association culturelle loi de 1905 de cette congrégation, M. Jean-Claude Verdu, a pu rencontrer Mgr Thierry.

Des membres du clergé d'autres paroisses gallicanes (Vaille, Castelnaudary et Clérac) ont tenu amicalement à honorer par leur présence la fête de Saint Expédit, son recteur le Père Jean-François Prévôt et son épouse Maria. Citons le Père Alain Crépiat de Vaille et son épouse Annie, le Frère Gérard Morel (Vaille et Montbrison) et son épouse Andrée, le Père Michel Sécomandi de Castelnaudary et son épouse Katia, le Frère Christophe Marty (Castelnaudary), le Père Jean-Pierre Armengaud (Toulouse) et son épouse Jeanine. Mgr Thierry, venu de Clérac avec son épouse Sylvie présidait pour la 27ème année consécutive cette traditionnelle fête caussadaise de Saint Expédit.



**Chapelle du Sacré-Coeur
17270 Clérac**



**Chapelle Saint Jean-Baptiste
33800 Bordeaux**



**** JOURNAL TRIMESTRIEL: "LE GALLICAN"**

Administration - Rédaction - 4 rue de la Réole - 33800 Bordeaux

Tél: 05 56 31 11 96

Adresse de Messagerie Internet: gallican@gallican.org

Site web: <http://www.gallican.org>

T. TEYSSOT, directeur de la publication - Imprimé par nos soins

Commission paritaire n° 69321 - Dépôt légal à la parution

Reproduction interdite sans autorisation expresse

**** Abonnement au journal trimestriel "LE GALLICAN"**

- France: 11,50 Euros

- Etranger: 14 Euros

4 numéros par an: janvier, avril, juillet, octobre